

LA PHONOGRAPHIE DE PLEIN AIR (II)

Entretien avec Etienne Noiseau,
responsable du studio de création [Euphonia](#)



«UNE IMMERSION DANS LES ÉLÉMENTS»

Etienne Noiseau

Baptiste Lanaspèze : *Qu'est-ce qui t'a intéressé dans le travail de Yannick et a motivé ton invitation ?*

Etienne Noiseau : J'ai connu Yannick Dauby par son site www.kalerner.net, une plate-forme qui met en commun ses travaux avec ceux d'autres artistes, un formidable espace de documentation autour de leurs recherches aussi bien pratiques que théoriques. Chaque travail mis en ligne s'inscrit dans une réflexion sur l'environnement sonore, au sens plein du terme, c'est-à-dire le milieu naturel et ses interactions avec l'humain, la société.

En tant que responsable d'Euphonia, studio de création un brin poil-à-gratter de Radio Grenouille, je suis attentif aux projets et aux individus qui placent l'écoute au centre. L'écoute peut éveiller notre conscience du monde, nous permettre de mieux le connaître et le comprendre, et donc de mieux s'y sentir en vie. À l'opposé, les représentations du monde par le langage ou la musique me paraissent souvent schématiques, réductrices. Dans l'idée d'imaginer une radio plus à l'écoute de ce qui nous entoure, une radio plus inventive aussi en termes de formats, c'est naturellement vers le « sonore » qu'il faut s'ouvrir.

Le travail de Yannick Dauby est résolument axé sur la phonographie, c'est-à-dire la prise de son en tant que pratique artistique. Je savais qu'il désertait de plus en plus les villes, fatigué par l'uniformisation et la médiocrité grandissante de nos environnements sonores urbains. Son travail, tourné vers le milieu naturel et vers l'animal en particulier, est précieux dans notre société terriblement urbano- et anthropo-centrique. Comme vous pouvez l'imaginer, c'est aussi quelqu'un qui aime les collaborations et donc l'idée d'un atelier est venue d'elle-même.



B.L : *Que retiens-tu du déroulement de l'atelier?*

E. N : Le Frioul est un lieu étonnant. Quand on y débarque après seulement vingt minutes de traversée, on n'a pas eu le temps d'éprouver un voyage, on n'a encore moins l'impression de s'être exilé. Le Frioul est un des 111 quartiers de Marseille, des gens y vivent à l'année, des centaines de promeneurs y débarquent chaque jour, et pourtant c'est une terre inhospitalière pour l'homme : battue par les vents, extrêmement aride (l'endroit le plus sec de France, paraît-il), on a l'impression de s'y trouver un peu par erreur.

Ces deux nuits et presque trois jours ont été l'occasion de nous débattre de nos préjugés et de la réalité du terrain. Une constatation partagée par tous : nous aurions dû nous mettre véritablement en quarantaine au Frioul, c'est-à-dire y rester plus longtemps, faire le montage sur place et nous permettre d'éventuels allers-retours entre enregistrement et composition, bref, nous abandonner, nous confier complètement à la réalité du terrain. (Retournés à Marseille à la moitié de la semaine, nous avons été tous plus ou moins happés par nos affaires courantes et avons perdu en concentration.)

Quant au processus en lui-même, il faut relever que les participants inscrits avaient tous une certaine pratique, que ce soit du son, de l'écriture, ce qui augurait d'échanges intéressants. Un atelier est toujours une histoire collective, une confrontation entre individus, une lutte où il faut mettre de côté son ego et servir un projet commun. La gageure était de former une seule pièce à partir des écoutes et des enregistrements de tant de personnalités différentes. Personnellement, je trouve la pièce finale assez fidèle à ce que nous avons rencontré sur le Frioul, mais il faudrait demander à chacun des participants s'ils s'y retrouvent eux aussi.



B.L : *Comment décrirais-tu la pièce sonore finale?*

E.N : C'est une immersion dans les éléments. Surtout dans le vent, bien sûr, car nous nous en sommes pris plein les oreilles. L'unique façon de trouver le répit était de nous plonger la tête sous l'onde (grâce aux hydrophones). La présence animale y est évoquée, la place d'honneur revenant aux goélands, forcément, car ce sont les maîtres des lieux. L'humain est là aussi, implicitement par toutes les constructions oscillantes et résonnantes dont il est responsable au Frioul – comme l'entrechoquement obsédant des mâts des bateaux par exemple –, mais on y entend aussi nos propres corps, arpentant l'île dans la violence du vent, ou encore en train de nous amuser à imiter des cris d'animaux.

Bien sûr, nous avons opéré un tri dans nos sensations, car beaucoup nous parvenaient en même temps. Par la prise de son d'abord, le placement du micro qui sélectionne, qui privilégie tel son par rapport à tel autre, qui opère une hiérarchie dans le paysage. Puis par le montage et le travail soit en superposition, soit en succession : par là, il y a l'envie de raconter une histoire, de partager notre écoute dans la tradition du récit.

Baptiste Lanaspèze